

vrent maintenant les entours, aussi serrées les unes contre les autres que les galets d'un rivage... Chacun, en venant au lac de Siva, porte à l'épaule un long roseau avec ses feuilles, tellement que cette multitude a presque l'air aussi d'un champ de graminées. Et les éléphants du grand temple, que l'on a ramenés à la tombée de la nuit, surgissent çà et là comme des roches, comme des îlots, au milieu de cette étendue d'herbages en marche et de boules qui sont des têtes pensantes.

« A côté de la barque de féerie, du palais flottant aux légères tours dorées, où brûlent sans cesse des feux de bengale, une tumultueuse poussée humaine se produit, au son des musiques ; on éloigne à terre les câbles de halage sur lesquels des centaines de croyants viennent crispier leurs mains, en jetant des cris de joie. Ceux qui ne trouvent plus de place dans la longueur des cordes tendues envahissent le lac, éclaboussent tout ; dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils pousseront la barque par derrière, la tireront par le côté ou, tout au moins, marcheront dans son sillage.

« Une plus haute clameur, une frénésie de tams-tams et de musettes ; la barque est partie, la

barque glisse aisément le long des granits du bord ! Le dieu et la déesse ont commencé leur promenade vingt ou trente fois séculaires que la lune, ce soir, enchante de la plus pure blancheur (1) ! »

III

Ainsi, selon les peuples qui les conçoivent et les idées qui les provoquent, les cortèges se différencient d'aspects. Aucun rapprochement esthétique n'est possible entre ceux que Paris contemple au 1^{er} mai ou qui pèrègrinent autour de la statue d'Étienne Dolet et ceux qu'organisent les grévistes gantois ou les sans-travail

(1) PIERRE LOTI, *l'Inde (sans les Anglais)*, S. D. pp. 194 et suiv. Près de Saïgon, à Cholen, les congrégations chinoises, sociétés secrètes en même temps que corporations, organisent chaque année une procession du dragon. On y voit défilèr des palanquins sur lesquels des hommes et de jeunes garçons costumés en femmes — les femmes n'étant point admises à monter sur le théâtre — représentant des allégories ; des porteurs de grandes pancartes rouges reproduisant l'histoire d'une corporation et enfin un énorme dragon de cinquante à soixante mètres en carton vert et doré, articulé, et que font se mouvoir deux ou trois cents Chinois dissimulés dans sa carcasse.

londonniens. Le cortège révolutionnaire français évoque l'image presque obligatoire d'une mer hurlante. Il bouillonne, il jette de-ci de-là des paquets disjoints de la nappe centrale. Il est irrémédiablement noir, bordé, comme d'une bande d'écume, par les uniformes militaires. Les autres demeurent calmes et murmurants ainsi que des rivières. On n'y voit point ces rouges insignes qui appellent aux égorgements, mais, en particulier à Gand, « des attributs religieux, des bannières ecclésiales, des oriflammes, des femmes déguisées en saintes vierges, des enfants en petits anges frisés ».

En contraste avec ces cortèges de brutalité papillonnent des cortèges de grâce et de fraîcheur. A Pâques fleuries, les filles grecques en fichus blancs, robes rouges et tabliers rayés, forment à travers la claire ville de Mégare qu'elles parcourent en dansant des guirlandes d'une adorable délicatesse. On ne trouve guère à confronter, pour l'élégance artistique, à ces groupes chorégraphiques, que certains cortèges de mariages orientaux, ceux, par exemple, qui déambulent dans les rues du Caire et ceux auxquels

Bénarès la blonde prête ses voies étroites aux gradins envahis par les vaches sacrées. Car les époux égyptiens rejoignent la mosquée en palanquins de marqueterie et de mosaïque que soutiennent, devant et derrière, de graves chameaux revêtus de soies étoilées, de broderies et de franges, chargés d'un catafalque de drapeaux, de trophées et de sonnettes. Et les familles indoues souhaitent plus de solennité encore. De gros tams-tams et des flûtes de cuivre, des chevaux de selle tenus en main précèdent les invités et le palanquin couvert d'un châle rouge brodé de perles et de palmes d'or. A l'intérieur de la petite boîte, un mari de huit ans coiffé d'un turban de jasmin, assis sur ses jambes croisées, sourit joyeusement en ses vêtements de satin jaune parsemé de soucis. Souvent ses frères et sœurs l'environnent, pareillement vêtus de jasmins et couronnés de fleurs. Et le mignard cortège, au bruit strident des musiques, se rend chez une fiancée de quatre ans où les austères brahmanes l'attendent pour mâchonner les prières rituelles (1).

(1) V. sur les cortèges de mariages chinois, FAVIER, *Péking*, 1897, p. 428.

Pour que le cortège de mariage européen acquière cette esthétique, il faut qu'un pays célèbre l'union de deux personnages royaux. Sinon, c'est la lugubre suite des voitures noires aux vitrages d'aquarium. Et il en est ainsi de tous les cortèges occidentaux. Si amoureux de l'étalage que soit l'empereur allemand, si férus des formes traditionnelles que soient les rois d'Angleterre et d'Espagne, ils n'arriveront jamais à déployer les pompes dont de simples potentats jaunes accompagnent leurs sorties.

Le roi de Siam doit-il visiter, pour les fêtes du Kathin, les pagodes situées, à Bangkok, sur la rive droite du Ménam ? Aussitôt une procession nautique se prépare. Les sampans de la police fluviale éclairent la marche. Puis une première barque, longue de soixante mètres, où se tient le roi sous un pavillon de velours, s'avance, dirigée par une équipe de rameurs aux vêtements de soie. Une seconde barque porte le trône. Une troisième abrite les mandarins du palais. Puis ce sont, en rangs serrés, les embarcations, aux pavillons brodés de leurs insignes, des princes et des hauts dignitaires qu'escorte

la flottille des rua-dang aux blancs équipages. Des musiques militaires jouent les airs liturgiques. Les bateliers, avec des cris gutturaux, rythment les mouvements de leurs rames. Et, de tous côtés, se détachent des rives les sampans des citadins qui bientôt couvrent le fleuve de leur animation colorée.

Certains monarques orientaux s'imaginent si intimement incorporés à la divinité que tout objet les touchant acquiert un caractère sacré. De telle manière que leur portrait, leur chaise, leur pipe ne sortent point sans cortège des palais aux triples portes. Cependant ils consentent difficilement à se montrer eux-mêmes. Lorsque les circonstances forcent l'empereur d'Annam à quitter sa retraite, un protocole invariable l'entoure de magnificence. Des cavaliers le devançant, puis les étendards, les joueurs de fifres, les gongs attachés à des brancards sculptés, les porteurs de brûle-parfums et d'éventails, les gardes aux robes rouges, aux casques constellés de miroirs, aux sabres allégoriques. Derrière le mandarin chef des porteurs, huit hommes soutiennent le dais jaune où repose, garantie du

soleil par des parasols, la chaise impériale toute dorée. Les eunuques passent avec le crachoir, le mouchoir, les chiques de bétel, la pipe à eau, encadrés par les serviteurs du palais en robes vertes semées de broderies. Enfin l'empereur apparaît, hiératique, en son palanquin d'or que protègent les parasols jaunes, parmi les cohortes de soldats, les hautes silhouettes d'éléphants caparaçonnés et les lignes de mandarins aux tuniques historiées de dragons.

Les rues qui vivent en expectative de ce cortège sont, comme lui, extrêmement brillantes. Car partout flottent des drapeaux et se balancent ces lanternes aux dessins contournés qui s'adaptent si excellemment à l'architecture indigène. Et la foule elle-même, avec ses visages bronzés, ses longues robes de soie, ses chapeaux coniformes, semble faite uniquement pour encadrer ces fastes impériaux.

Les souverains orientaux, manifestant leur opulence, songent moins à la satisfaction de leurs sujets qu'à leur propre satisfaction de divinités. Beaucoup dédaignent les acclamations. L'empereur de Chine ne doit même être vu de

personne. On débarrasse à l'avance des baraques qui les encomrent les rues que suivra sa chaise à porteurs. On recouvre de sable jaune les chaussées. Et le cortège, très simple, consiste en quelques eunuques coiffés du chapeau à cri-nière rouge. On établit le néant au-devant du monarque qui préside aux destinées du vaste empire de la mort (1).

IV

Et du fait que la Chine est un cimetière aux dimensions prodigieuses, il résulte que les seuls cortèges y circulant et valant la peine d'être signalés, sont les cortèges funèbres. Les préparatifs de ces cortèges absorbent durant de longs mois les vivants. Et les douleurs sont évanouies lorsque le défunt part pour sa dernière demeure.

(1) Par contre, quand le même empereur quitte Pékin pour gagner le palais d'Été, une véritable armée l'accompagne, armée dévastatrice qui vit sur le pays et saccage les récoltes.

C'est pourquoi les enterrements chinois sont, entre tous, les plus bruyants, les plus gais, les plus bariolés. Des gongs et des tambours les accompagnent d'un tintamarre frénétique qu'accroissent les caquetages de la parenté habillée de blanches robes. Les porteurs nombreux élèvent, comme des trophées, des oriflammes, des bannières, des parasols, des lanternes et la multitude des personnages, des objets et des meubles en papier colorié — serviteurs, mules, voitures, lingots d'argent, pièces de soie, pagodes, maisons — que le mort, pense-t-on, utilisera en l'autre monde. Des gamins jettent à poignées les sapèques de carton doré destinées à détourner les génies invisibles de leurs néfastes entreprises. Car tandis que ces êtres nuisibles et crédules s'occupent à ramasser les monnaies offertes à leur cupidité, le mort poursuit tranquillement sa route. Cent hommes suffisent à peine à transporter l'énorme catafalque cubique, formé d'un enchevêtrement de monstres dorés où repose son cercueil sculpté.

Et de tant d'ornements éclatants, de tant de figurations industrielles, le feu, dans les grands

parcs funéraires, fera un léger tas de cendres. Mais, du moins, les mânes satisfaits n'auront point la tentation de persécuter la famille vivante. Car les Orientaux ne se délivrent guère de cette terreur perpétuelle des fantômes. Les jonques à têtes de dragons, supportant des constructions fabuleuses, et ces pagodes de bois odoriférants et de papier doré que les Cambodgiens élèvent à la gloire de leurs princes décédés ne sont pas autre chose que des autels propitiatoires. Ils ne rendent pas, à la vérité, un hommage, ils préviennent un mécontentement.

Cependant les Indous ne paraissent pas redouter le retour offensif des âmes. Leurs cortèges funèbres, modestes quant aux décorations, se rattrapent sur l'étrangeté. Ils comportent aussi des ronflements de tams-tams, mais point d'escortes et d'insignes bariolés. Un homme porte le vase empli de la braise dont on allumera le bûcher et les invités ont chacun en main le morceau de bois qu'ils y ajouteront. Et le mort, couché sur une civière, s'en va, le visage découvert, visage atroce, peint d'écarlate, où éclate, à travers ce maquillage, le rictus des

lèvres entr'ouvertes. Des guirlandes de jasmins et de roses atténuent à peine l'horreur de cette face enluminée.

Et ce sont, en somme, les Japonais qui détiennent, en Orient, la suprématie esthétique des cortèges funèbres. Car on ne voit point, à leurs enterrements, d'échafaudages en papier et de bigarrures discordantes, mais des bonzes graves, vêtus de robes en gaze noire, le précieux, menu et finement ciselé palanquin du mort et des groupes de graciles mousmés minaudant sous leurs parasols semés de papillons et d'oiseaux, ou bien chargées de vases où pointent les pétales d'argent de lotus artificiels.

En Europe, les Grecs seuls paraissent connaître l'art d'embellir leurs promenades funèbres. Ils y convient des musiciens qui exécutent d'attendrissantes romances et des gamins qui brandissent des croix et des images. Leurs popes en habits éclatants, leurs invités en vestes de couleur dispersent toute idée de deuil. Et le mort, étendu dans son cercueil ouvert, en ajustements de velours et de satin, le visage fardé et couronné de fleurs, paraît effectuer, environné

de sollicitudes amicales, un doux et tranquille voyage. Souvent ce sont de jeunes et belles femmes, décolletées et parées de bijoux que laissent apercevoir les cercueils. On les dirait alors venues de ces pays légendaires qu'exaltent les lumières des féeries et allant, tout ensommeillées, vers quelque prince charmant dont l'amour les ressuscitera.

Partout ailleurs qu'en Grèce les cortèges funèbres occidentaux souffrent d'une irrémédiable tristesse. Quelques-uns même troublent par leur caractère sinistre. Les Suisses sont des dégringolades de traîneaux perdant parfois, en route, leur fardeau pitoyable ; les Corses, des défilés équestres où le mort tient sa place, droit en selle, ficelé entre deux planches ; les Italiens, des courses nocturnes de lumières et de fantômes en cagoules, des passages échevelés de chantres, de bannières et d'enfants de chœur, pressés d'ensevelir une charogne importune.

L'Espagne ajoute aux cortèges ordinaires les lignes claires de ses confréries. Et, avec elle, nous arrivons à constater la sereine inesthétique de nos enterrements. Car nous avons remplacé

par le corbillard la civière antique, portée à bras amicaux. Le corbillard, qu'il soit lamé d'argent, surmonté de plumets, couvert de couronnes, demeurera toujours un obstacle à l'attrait de nos cortèges funèbres. Les Américains et les Allemands, l'ornant de vitrages, le transforment en un musée mobile où ils placent leurs cercueils surchargés de sculptures, de peintures et d'orfèvreries. Mais ces vitrages non plus que des draperies n'empêchent pas le char abominable de se classer parmi les véhicules affectés au service de la voirie. Tombereaux, tonneaux d'eau et corbillards peuvent être remis ensemble. Ils partagent une mission identique. Les derniers, voilà tout, ont un aspect plus lugubre.

L'éloignement des cimetières urbains provoqua la création du corbillard et contribua à parfaire la morosité de nos cortèges funèbres. Les porteurs de civières défailiraient, en effet, à parcourir les distances considérables qui séparent les maisons mortuaires des églises et des nécropoles. En outre, la coutume s'est établie, pour éviter toute fatigue aux invités, de mettre

à leur disposition ces étonnants omnibus qui semblent être, par leur massivité et leur couleur sombre, les accompagnateurs naturels des corbillards.

Si bien que nos convois consistent surtout en de pitieux défilés de voitures. Le clergé ne s'y montre point. On y voit trop ces affreux croquemorts dont la tenue burlesque indique l'office. Et si par hasard, pour rendre un hommage particulier à un mort illustre, les invités consentent à le suivre à pied, ils adoptent de mornes vêtements noirs au milieu desquels les uniformes dispersés diminuent d'éclat.

Certaines villes de province, Bordeaux notamment, admirent dans leurs rues des cortèges funèbres incomparablement plus esthétiques que ceux de la capitale. Car le clergé paroissial y chemine en robes noires, surplis, étoles d'or, de concert avec les rouges enfants de chœur, les chantres, les joueurs d'ophicléide. Les croquemorts entourent le corbillard d'un cercle de lanternes allumées. Et les invités ne croient pas absolument nécessaire de se vêtir de deuil. Si, à la vérité, les hommes persistent à s'affubler

du chapeau haut de forme et de la redingote, les femmes gardent leurs robes claires et leurs chapeaux fleuris. Les voitures forment à la suite de la foule, une ligne qui la prolonge. Ce sont, d'ordinaire, des coupés ou des landaus où l'on montera au retour de l'ensevelissement.

Aucune maussaderie en ces cortèges funèbres. Ils ont une allure allègre et plaisante. On s'y joint en groupes sympathiques ; on y cause. On y accomplit, d'un cœur léger, un devoir de solidarité humaine.

V

La rue moderne, avec les grisailles de ses façades, s'adapterait malaisément, sans décoration, à la plupart des cortèges. L'un d'eux cependant s'y encadre sans mésalliance de tons parce qu'il lui transmet sa fraîche et mouvante beauté : c'est le cortège de Carnaval.

A l'époque où le bal Bullier méritait son frontispice de céramique, les étudiants et les rapins, possédant encore une notion d'art, composaient des cavalcades spirituelles. Toute

l'imagination des bohèmes que Murger caricatura passait à échafauder ces réjouissances. Le sens de la gaieté n'était pas émoussé. Aujourd'hui la jeunesse s'enfonce dans la politique et sombre dans la pornographie. Le quartier latin ne salue guère plus que des monomes agronomiques aux trophées légumineux ou, sur des voiturettes traînées par des énergumènes, que des priapes solitaires et d'autres engagés en des vulves monstrueuses. Il n'est pas mauvais, certes, que le culte de Priape renaisse de ses cendres. Mais il est douloureux de penser que les pinceaux de l'École des Beaux-Arts s'exercent à magnifier la grossière stupidité de la carte postale.

Les cortèges de la Butte eux-mêmes tendent à disparaître. Les vachalcades mémorables auxquelles collaborèrent Willette, Grün, Abel Truchet, mariant les symboles du Parnasse aux réalités de la vie courante, ne jouiront plus de l'enthousiasme passé. Force nous est donc de juger du cortège carnavalesque d'après ce que nous présentent les comités des marchés. Or les personnages composant ces comités ont, il faut l'avouer, une culture d'art rudimentaire. Ce sont